

Femmes Algonquines anecdotes



par Rita Drouin

*avec la collaboration des femmes
de Kipawa*

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE



234585

17/460

Table des matières

Avant-propos.....	1
Kipawa - Le Pays des Algonquins.....	3
Agnes Reynolds-St-Denis-Hayman.....	10
Flora Robinson-Hunter.....	19
Yvonne Boudrias-Myre.....	26
Juliette Robinson-Moore.....	30
Della Robinson-McKenzie	35
Poème de Buffy Ste-Marie.....	42
La Légende de Qu'appelle Vallée, de Pauline Johnson.....	46

Deuxième édition

Mai 1989

360 77x

Avant-propos

Il me fait énormément plaisir de partager avec vous, lecteurs, ces histoires vécues. Beaucoup de matériel utilisé à la préparation de cette publication n'a pu être employé, dû principalement à un manque de fonds. Il fait mal au coeur de rayer quelle que partie que ce soit destinée à ce livre. Ma seule consolation est que, dans un avenir éventuel, une plus grande et meilleure publication pourra être disponible; cette dernière inclura les poèmes, photos, cartes, les recettes médicinales et culinaires et les histoires d'autres femmes, qui étaient préparées pour cette publication-ci, mais que nous avons dû mettre de côté. Mes excuses les plus sincères à toutes les femmes concernées.

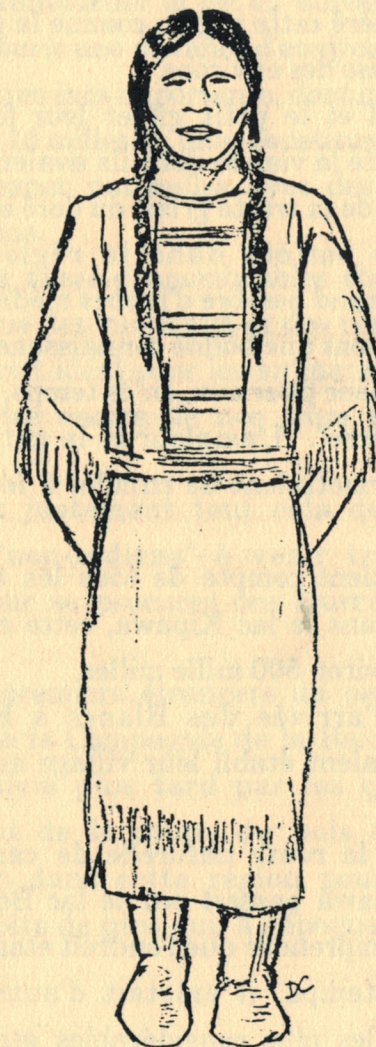
L'histoire du peuple Algonquin de cette région du Témiscamingue doit être racontée et laissée comme héritage à nos enfants et petits-enfants. Cet effort n'est qu'un simple début d'histoire racontée par quelqu'un qui ne prétend pas être écrivaine, mais qui s'inspire de l'histoire nue des faits vécus.

Ce livre fut préparé en collaboration avec le "Comité de la condition féminine au Témiscamingue" de Ville-Marie, Québec. Merci France Lessard, Hélène Guimont, Francine Hudon et les autres, travaillant dans l'ombre. Merci aux femmes de Kipawa qui ont accepté de partager leur histoire personnelle. Merci aussi à Margot Chénier qui a fait la traduction à partir des textes anglais. Les

derniers mais non les moindres, nous remercions le Secrétariat d'Etat ainsi que le Programme OVEP pour leurs subventions.

Tous les profits de ce livre seront employés pour la production d'un dictionnaire Anglais-Algonquin.

Rita Drouin



Kipawa - Le Pays des Algonquins **Court récit historique de la région du** **Lac Kipawa,** **selon les aperçus d'une Autochtone**

À l'époque où les Algonquins étaient les seuls à habiter ce territoire et depuis ce temps, ils ont toujours considéré cette région comme la plus belle et la plus fructueuse des environs.

L'orignal et le petit gibier leur fournissaient amplement toute la viande dont ils avaient besoin. Il y avait en plus de la truite grise, du doré et du brochet en abondance partout dans la région et, pour compléter, un grand nombre d'herbes médicinales dont les Indiens avaient une bonne connaissance.

C'était donc pour eux, en ce temps, sûrement le "Paradis sur terre". L'ampleur et la nature de cette région leur permettaient de circuler à leur gré et en tous sens.

Si l'on tient compte de tous les terrains qui sont drainés dans le lac Kipawa, cette région a une superficie d'environ 500 mille milles.

Avant l'arrivée des Blancs à Kipawa, les Algonquins avaient établi leur village au bout de la baie "Jawbone".

Comme la route naturelle de canot pour se rendre à Mattawa passait par le lac Beauchesne, il est facile de comprendre que l'endroit était idéal.

En ce temps, il existait d'autres villages indiens, dont les plus considérables étaient au lac

Sairs qu'on appelle aussi lac Brennan, au lac des Loups et au lac Grassy ainsi qu'à Hunter's Point.

Le lac Kipawa, malgré son étendue, n'est pas très long. Il est formé par un grand nombre de baies, quelques-unes qui sont assez longues. À trois différents points, la distance entre le bout de ces baies et le village de Kipawa varie de 35 à 40 milles mais, pour contourner le lac en suivant le rivage, il faudra parcourir une distance d'environ 1 000 milles.

D'autres lacs importants, dont cinq ou six d'une longueur de 15 milles ou plus, constituent un réseau de routes de canot naturelles avec des portages d'un mille ou moins.

Il y a aussi d'innombrables chaînes de petits lacs ainsi que des ruisseaux et des rivières, ce qui en fait un endroit idéal pour les animaux à fourrure que l'on rencontre encore de nos jours en assez grand nombre.

C'est justement tout cela qui a attiré les premiers "non-indiens" à venir traiter avec les Indiens, pour se procurer ces fourrures de qualité première.

Ces premiers étrangers au pays étaient des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils ont été suivis plus tard par les compagnies qui s'occupaient de la coupe du bois et qui se sont implantées dans cette région pour exploiter les grandes forêts de pins qui, à l'époque, étaient encore vierges.

Ce fut un grand nombre d'années plus tard, vers l'an 1904, que la compagnie du Canadien Pacifique a entrepris de construire un chemin de fer jusqu'au lac Kipawa. Une fois ce chemin terminé, les Indiens ainsi que les Blancs se sont regroupés à l'endroit où le village existe actuellement.

Les lacs et rivières déjà mentionnés forment un réseau de voies ou routes par canot dont les distances n'ont presque pas de limite.

Les grandes routes de canot des Indiens conduisaient, une à la Baie James en passant par la rivière Bell; une autre, en tournant vers l'est par le lac et la rivière Waswanipi, se rendait jusqu'au lac Mistassini; une dernière, en passant par ce qui est aujourd'hui le réservoir Dozois, conduisait à la tête des eaux de la rivière Gatineau.

On pourrait dire qu'aujourd'hui le monde est aveuglé par l'asphalte. Ils ne voient pas ces belles routes bleues. On pourrait même dire que les personnes intéressées dans l'industrie du tourisme n'ont jamais été conscientes de la possibilité de développer cette région, qui pourrait devenir un territoire par excellence pour les amateurs ou professionnels du canotage. La beauté de la région du Kipawa serait sûrement difficile à surpasser avec d'autres régions au Canada.

Cependant, dès l'ouverture de la route carrossable qui conduit à Kipawa, les Américains n'ont pas tardé à s'apercevoir de l'avantage que la nature de ce domaine leur offrait pour faire de

l'exploration par canot. Depuis plusieurs années maintenant, il y a environ 15 groupes de "scouts" et aussi deux ou trois groupes de filles qui font des parcours de canot par des routes dont ils ont un grand choix et qui durent de dix à 15 jours.

Maintenant, il serait à propos de faire un exposé sur la flore et la faune de cette grande étendue de pays que l'on appelle "Le Kipawa". En plus du pin blanc, il y a aussi du pin rouge, du pin gris, de l'épinette noire et de l'épinette blanche, la pruche, le cèdre et le mélèze, qu'on appelle aussi épinette rouge. Dans les arbres feuillus, on trouve de l'érable, du bouleau jaune, du bouleau blanc, du tremble et du frêne et, en petite quantité, de l'orme et du chêne boréal ou chêne rouge.

Les anciens considéraient l'arbre non pas comme un être inanimé qui n'existait que pour le plaisir de l'homme mais comme un être vivant, possédant toutes les vertus de l'homme, sauf celle de se mouvoir: la faculté de sentir, d'entendre, de voir, de parler et même de saigner. Nous sommes peut-être évolués... Nous sommes peut-être intelligents... Quelques-uns d'entre nous sont peut-être même sages... Mais nous n'avons pas réussi à rejeter complètement notre parenté avec la forêt. Nous ne le pourrions pas même si nous le voulions parce que nous sommes mariés à elle par héritage, par tradition ou par inadvertance. Nous appelons encore une partie de notre corps le tronc. Nous disons que nos racines sont profondément ancrées dans le sol de la patrie, et la

feuille du plus beau de tous les arbres, notre érable, est l'emblème de notre pays.

Les fruits qui poussent dans la région sont surtout les bleuets et les framboises et, dans certains endroits ensoleillés, les fraises. Il y a un bon nombre de plantes indigènes qui poussent dans la forêt mais il faudrait une étude approfondie par un botaniste pour classer et nommer toutes les espèces. Cependant, il est possible de mentionner celles qui sont les plus en évidence.

La première fleur à nous saluer au printemps est celle du trillium que l'on rencontre partout sur les collines. Il y a le trillium blanc et le trillium rouge. Sur les grèves humides, il pousse de nombreuses plantes à fleurs bleues qui ressemblent à l'iris et, partout dans les eaux profondes, il y a cette plante aquatique que les anglophones appellent "Water Lily".

Au sujet de la faune, il faudrait dire tout de suite qu'il serait difficile de trouver ailleurs au Canada une si grande étendue de pays aussi favorable pour l'orignal et, malgré des prises de 300 et 400 de ces animaux à chaque année, l'orignal demeure encore en quantité assez appréciable.

Le chevreuil n'est pas très nombreux mais on en rencontre quelques-uns ici et là, dans les bois francs. L'ours noir est aussi en évidence à tous les ans. Parmi les animaux à fourrure, on compte le castor, la loutre, le vison, le rat musqué, la martre de pécan et aussi le loup, le renard et le lynx du Canada; ce dernier est

plus entendu que vu. Si jamais le cri du chat sauvage vous vient à l'oreille, cela vous donnera la chair de poule. D'autres animaux sont aussi connus, comme le porc-épic, la mouffette, dont vous conserverez un souvenir inoubliable si un jour vous avez la malchance de vous faire asperger. Il y a aussi la belette, l'écureuil et le tamia rayé, mieux connu par le petit nom de "suisse".

Parmi les oiseaux, le nombre est tellement grand qu'il serait trop long de les énumérer au complet.

On peut appeler les oiseaux les médecins de nos arbres. Partout où les arbres subissent des dégâts dus aux insectes, les oiseaux s'y rendent et s'efforcent d'y remédier. À l'instar des chirurgiens examinant le corps humain pour découvrir la maladie et en faire disparaître la cause, les oiseaux fouillent sans cesse les arbres, de la tête au pied, pour y découvrir les insectes et les dévorer. De même qu'il y a parmi les chirurgiens des spécialistes qui donnent leur attention à telle ou telle partie du corps, certains oiseaux s'occupent de donner aux arbres certains traitements particuliers.

Il y a plusieurs espèces de canards et d'oies sauvages durant leur migration. Il y a le goéland, le huard qui, d'après certains Indiens, est le porteur des messages. Nous trouvons aussi la bécassine, la perdrix grise et celle que l'on appelle "perdrix de savane".

Les oiseaux que l'on aperçoit peut-être le plus souvent sont les corneilles qui retournent vers le sud à l'automne et les corbeaux que l'on voit tous les mois de l'année car ce ne sont pas des oiseaux migrateurs.

Voilà ce qui complète ce court récit historique de mon "CHEZ-NOUS", l'immense étendue qui est "LE KIPAWA".

Rita Drouin

*5e génération née dans cette région
de descendance algonquienne*

Agnes Reynolds-St-Denis-Hayman

Agnes est âgée de 81 ans et demeure avec sa fille Janet sur la réserve Kebaowek, dans le village de Kipawa. Elle est contente de partager avec nous des événements du passé concernant sa vie dans les bois. Elle est née de l'union de Paddy Reynolds et Cécile Minawbane, à Grassy Lake le 5 décembre 1907 et baptisée à l'église St-Ann à Winneway le 12 juillet 1908 par le révérend père Isidore Évain, o.m.i. Les parrain et marraine étaient Moïse Caillé (un Français) et Agnes Pitremont (une Indienne).

Les parents de son père venaient de Grand Lac Victoria, où son père Paddy est maintenant enterré, et sa mère est enterrée au lac Watson.

Agnes dit qu'elle vivait sur la rivière Moose quand elle n'était qu'un bébé. Elle n'est jamais allée à l'école. Elle avait trois soeurs, Margarite, Lizzy et Cathy, et quatre frères, Shamadis, Jocko, Dan et Paul. Tous ses frères et soeurs sont décédés aujourd'hui et enterrés au lac Watson.

Son père s'est noyé en patinant sur le lac Dumoine; il était dans la trentaine non avancée. Agnes avait six ans et le souvenir le plus vif de son père est une excursion à l'érablière avec lui, avant qu'il ne meure. Des paniers fabriqués d'écorce de bouleau étaient utilisés et la sève était bouillie dehors, dans de grandes marmites de fonte accrochées à un trépied fabriqué à la main. Des blocs de sucre étaient

ramenés à la maison en grands nombres et étaient utilisés comme faisant partie de leur diète.

Sa mère Cécile est décédée à 70 ans, d'un appendice perforé.

Agnes est demeurée plusieurs années à Grassy Lake, ensuite au Lac des Loups et, plus tard, à Hunter's Point. Pendant environ 70 ans, elle a suivi les lignes de trappe; au début avec ses parents et plus tard avec ses maris. Elle a toujours aimé trapper et dit qu'elle n'a jamais trouvé cela difficile mais la vie d'un Indien, retiré dans les bois, sans maison, isolé, sans docteur et sans hôpital, compliquait la vie comparativement à la douce vie qu'elle a actuellement.

Sa mère a épousé un homme appelé Tebiscon; et Moïse (Côté), Joséphine et Flora sont nés et vivent encore aujourd'hui. Agnes se souvient avoir trappé avec sa mère à Grassy Lake lorsqu'elle n'était qu'une enfant. Elles trappaient le castor, le vison et le rat musqué ainsi que des lapins aux collets. Il y avait beaucoup de chevreuils dans ce temps-là et très peu d'originaux. Il y avait beaucoup d'ours et de loups mais personne n'avait d'ennui avec eux. Les fourrures étaient vendues à un "non-indien", Watson Young, qui avait un magasin au lac des Loups. Une peau de rat musqué se vendait 10 cents. Quelquefois, ils prenaient l'argent comptant de leur vente mais, la plupart du temps, ils échangeaient contre des denrées principales, comme la farine, le sucre, le thé, le lard, etc. Les ustensiles pour manger, fabriqués de métal, étaient également achetés au magasin, tout comme le

coton fromagé, le coton à la verge et les articles de chasse et pêche.

Agnes avait la réputation d'être l'une des meilleurs trappeurs de la région. Elle dit avoir abattu tant de chevreuils qu'elle ne se souvient plus combien. Ils n'ont jamais tué d'animaux simplement par plaisir mais pour la nourriture et leur propre survivance. L'animal abattu était partagé avec leur famille immédiate.

Elle se rappelle du docteur James de Mattawa qui est monté au lac des Loups pour vacciner les enfants. Avant le train du C.P.R., le médecin comme le prêtre venaient par chevaux et traîneaux l'hiver, et par canot l'été. Le médecin n'était pas payé par les gens lorsqu'il les visitait dans les bois; donc, on peut présumer qu'il était envoyé et payé par le gouvernement, tout comme l'était l'agent indien.

Agnes se rappelle qu'un Gaspésien, Tom Lemieux, est venu vivre parmi les Indiens et a épousé Cécile Pané, une Indienne aveugle. Lui et d'autres Français ont appris la langue algonquienne et vivaient comme les Indiens le faisaient. Cécile Pané était la soeur de Madeleine Pané, qui était mariée à Tanis Langevin. Ces deux soeurs venaient de Grand Lac Victoria. Dans ce temps-là, tout le peuple indien était nomade et vivait à plusieurs endroits durant leur vie. Lorsque le beau-père d'Agnes Tebiscon est décédé, sa mère a épousé Joe Louis mais aucun enfant ne résultat de ce troisième mariage.

Les Indiens fabriquaient leurs propres traîneaux et harnais avec de la babiche et tous avaient des chiens pour se déplacer d'un endroit à l'autre l'hiver. Les filets étaient fabriqués par le peuple et étendus, et les poissons, comparativement à aujourd'hui, étaient beaucoup plus gros et plus nombreux. Les raquettes étaient fabriquées à la main. Les peaux d'originaux et de chevreuils étaient tannées pour en faire des vêtements. Les femmes faisaient des mitaines et des mocassins en surplus pour vendre aux "non-indiens" dans les camps de bûcherons non loin.

Agnes dit que sa mère a déjà été buandière pour un camp de bûcherons à Dumoine et qu'elle recevait 5 cents pour chaque couverture qu'elle lavait. Des traînes sauvages pour les enfants, pour glisser, étaient fabriquées par leurs pères ou les frères plus âgés. Agnes se souvient que les vieilles cabines en bois rond, où elle demeurait lorsqu'elle était jeune, étaient très souvent froides et humides. La mousse était utilisée pour remplir les espaces entre les billots. Agnes se rappelle qu'à un moment donné, après la mort de son beau-père Tebiscon, il y avait très peu à manger dans la maison. Elle et sa soeur Joséphine, malgré la froide température et la neige profonde, sont parties avec un fusil pour tuer un chevreuil. Agnes était mariée à ce moment-là et Joséphine avait environ 12 ans. Elles ont abattu et mis en quartiers un chevreuil et l'ont amené à la maison sur leur dos. Les femmes travaillaient aussi

dur que les hommes. Le fusil appartenait à Dave St-Denis, époux d'Agnes.

Un outil spécial était fabriqué avec un bâton fendu. Dans lafente on introduisait une lame et on s'en servait pour gratter les poils et la graisse des peaux d'originaux et de chevreuils. La viande était aussi fumée afin de permettre de la conserver.

Quand une personne mourait, un membre dans la parenté fabriquait un cercueil. On veillait le mort pendant trois jours à la maison et on l'enterrait. Si c'était l'hiver, Agnes se souvient avoir vu faire un gros feu afin de dégeler la terre pour y creuser une fosse.

Noël n'était pas une fête traditionnelle lorsque Agnes était enfant. Les seuls moments consacrés aux loisirs dont elle se souvient étaient ceux pour glisser, nager et faire de la raquette. Elle dormait dans un grand lit avec ses soeurs et peut se souvenir d'avoir eu des couvertures en peaux de lapins, cousues ensembles par sa mère. De la mousse était également utilisée pour enlever la graisse des assiettes de métal. Le foin des marais était amassé à l'automne pour confectionner des matelas et des oreillers.

Lorsque son premier mari, Dave St-Denis, est mort, elle a épousé Adam Hayman. En chassant avec son jeune frère Paddy, âgé de 16 ans, son fils Isidore, 18 ans, qui portait un fusil chargé de calibre 20, s'est accidentellement tiré dans la jambe. Lorsque l'aide fut finalement arrivée, son fils était mort au bout de son sang. Côté et Vanasse, deux trappeurs indiens, ont amené le corps d'Isidore à Hunter's Point. Le père

de Dave St-Denis se nommait John et vécut un temps à Mattawa. Sa mère était une des soeurs de la mère de Rock Mongrain, Philomène, qui était aussi la soeur de Sophie Samuel. Agnes dit que Rock Mongrain était considéré comme parent à cause de son mariage avec Dave St-Denis.

Comme la plupart des peuples indiens, Agnes croit au "Windigo". Elle se souvient encore avoir été éveillée une nuit, à deux heures du matin, par un corbeau qui créait beaucoup de bruit, juste à l'extérieur de la maison. Tous croyaient que l'oiseau était venu annoncer un événement ou les prévenir de quelque chose sur le point d'arriver. Peu après, ils ont appris la mort d'une cousine, madame Andrew Young.

Elle se rappelle une autre fois, tôt le soir dans la tranquillité, la famille a entendu un nombreux groupe de personnes parlant et marchant dans les bois. Ils se demandaient: "Où allons-nous coucher ces gens ce soir?" Ceci se passait à Grassy Lake et Dave St-Denis, son mari, s'en allait étendre un filet dans un lac marécageux non loin. Il a dit à Agnes: "Habille les enfants et nous irons tous étendre le filet." Mais Agnes a vu un parent venir sur la piste, Joe Reynolds. Donc, elle a dit qu'elle n'y allait pas. Joe ne s'est jamais montré à la maison. Quelques jours plus tard, Agnes et Dave ont appris d'un visiteur que Joe Reynolds, sa femme et ses trois enfants s'étaient noyés sur le lac Dumoine. Le bébé, qui était dans un tikanagan, ne fut jamais retrouvé. Joe Reynolds sur la piste était une vision.

Agnes a beaucoup de telles histoires à raconter, chacune plus intéressante que la dernière. Elle croit aussi que les animaux sont des messagers et le peuple indien est entouré d'esprits, et les signes sont là, si seulement nous prenons le temps de les lire. Il y a quelques temps passés, un orignal est arrivé sur la réserve indienne Kebaowek. Quand quelqu'un a dit à Agnes: "Regarde l'orignal marchant sur la réserve." Elle a répondu: "Il vient chercher quelques-uns de nos jeunes enfants." Depuis ce temps, plusieurs adolescents ont perdu la vie. Que nous croyions ou non en ces choses, nous devons admettre que cela nous porte à réfléchir et cela a certainement l'air de fonctionner pour ceux qui croient dans les esprits et les messagers.

Agnes aimait particulièrement faire des gelées avec des cerises et des canneberges des bois, qui étaient drainées dans un coton fromagé. Les framboises et les fraises étaient cueillies, des conserves étaient faites et quelques-unes mangées fraîchement cueillies. Les bleuets semblaient être le choix favori de tous. Ils sont faciles à cueillir, ils se conservent assez longtemps et, mieux encore, Agnes dit qu'ils avaient l'habitude de les faire sécher afin qu'ils se conservent davantage plus longtemps. Cette méthode se faisait comme suit: les bleuets étaient légèrement bouillis, ensuite on enlevait l'eau et on faisait sécher les bleuets sur une surface plane. Pour usage ultérieur, un peu d'eau leur était ajoutée, et du

sucré si possible, et étaient battus dans leur état, crus ou cuits.

Agnes a une fille Mary, la plus vieille de ses filles, qui a quitté la maison à 18 ans et n'est jamais revenue. Elle a rencontré et épousé Jack Brown et vit maintenant à Ottawa. Une autre fille, Delia, qui a épousé Andrew McKenzie, demeure avec sa famille à Dawson, B.C. Après 20 ans d'absence, elle revient visiter sa famille cette année. Janet, la fille qui garde présentement Agnes, a épousé Johnny Boy Grandlouis. Laura, une autre de ses filles, a épousé Dave Paul. Janet ainsi que Laura vivent sur la réserve à Kipawa.

Agnes a deux fils vivants, Alphonse et John St-Denis, qui demeurent à Belleterre avec leur famille. Un des garçons, Dave, est maintenant décédé; il est mort d'une attaque de coeur. Dave était autrefois le Chef de sa bande à Hunter's Point. Maintenant, son fils Harry est Chef de la bande du lac des Loups..

Tous les membres de la famille St-Denis aimeraient que l'Algonquin soit enseigné à tous les enfants algonquins de la région, soit à l'école ou en cours privés. Tous sont d'accord, l'option à choisir devrait être la nôtre quand vient la question d'une langue seconde enseignée dans notre école. L'Algonquin devrait être offert aussi bien que le Français ou l'Anglais. Quand une grande majorité des enfants dans les écoles locales sont des Indiens, leur langue devrait leur être disponible. Agnes, tout comme son cousin Paddy Reynolds décédé récemment

sur la réserve, pense que la langue ne devrait pas être oubliée et que tout effort possible pour la maintenir en vie soit fait. Les plus vieux des enfants pouvaient tous parler Algonquin mais elle dit que, lorsqu'elle a essayé de l'enseigner aux plus jeunes, qui maintenant demeurent à proximité des communautés de "non-indiens", elle a échoué. À ce moment, les enfants ne réalisaient pas l'importance de leur langue maternelle mais, maintenant, ils le réalisent, de dire Janet.

Agnes dit qu'elle a aimé sa vie dans les bois et spécialement la trappe. Elle en a aimé chaque minute.

En terminant, l'écrivaine aimerait dire que cette Dame de 81 ans ne paraît pas et n'agit pas comme quelqu'un de son âge. De la vie difficile qu'elle a connue le long des lignes de trappe, n'importe quelle autre femme serait morte d'épuisement il y a longtemps. En plus de faire son travail, Agnes faisait celui d'un homme. Il est facile de voir que son attitude face à la vie a fait d'elle une survivante. Agnes est une personne joyeuse, optimiste et amicale, un honneur au peuple indien et à sa communauté. Nous pouvons être fiers d'Agnes et elle mérite notre respect. Selon la vraie coutume indienne, Agnes a pris plaisir à partager avec chacun de nous l'histoire de sa vie sous forme de courts récits et, pour cela, nous disons "Meegwetch Agnes".

Jouissez de vos années de crépuscule, vous les avez méritées.

Flora Robinson-Hunter célébrera ses 88 années le 24 juin 1989. Elle demeure avec son fils Léo sur la réserve Kebaowek, dans le village de Kipawa. Son époux, Pete Hunter, est décédé il y a 20 ans de gangrène, à l'âge d'environ 65 ans. Pete et Flora eurent neuf enfants: six garçons: Pete, Ernest, Irving, Lloyd et James, qui est mort outremer pendant la seconde guerre mondiale, à l'âge d'environ 30 ans; les filles étaient Esther, Lillian et Virginia. Esther est décédée maintenant; elle avait épousé Mike McKenzie qui était Chef pendant plusieurs années sur la réserve Kebaowek. Lillian était mariée avec Walter Larivière, mais est maintenant décédée, et Virginia a épousé Richard Miracle et demeure dans l'Ouest.

Flora est née et a vécu dans la région du lac des Loups pendant 19 années et, ensuite, elle dit qu'elle s'est enfoncée encore plus à l'intérieur de la forêt pendant environ deux ans, afin de suivre son époux qui était trappeur. Par la suite, ils sont déménagés à Hunter's Point où ils restèrent près d'une trentaine d'années, avant de venir sur la réserve au village de Kipawa.

Son père était Edward Robinson, un "non-indien", et sa mère était Juliette White-Bear (Ours Blanc). Elle se rappelle sa mère lui disant qu'elle venait de l'Abitibi. Son père était originairement

d'Écosse. Les Écossais étaient attirés au Canada par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Flora se souvient avoir eu une vie plus facile que certains pendant sa jeunesse, avant de se marier. Ceci pouvait être attribué au fait que son père n'était pas un Indien. Elle se rappelle ses parents commandant des marchandises, vaisselle, vêtements, etc. dans le catalogue Eaton, et le paquet, ramassé au village de Kipawa.

Le poisson le plus commun attrapé en hiver était la loche. Elle se souvient que la gomme de baume était utilisée pour traiter les blessures qui ne guérissaient pas. La gomme était mêlée avec du lard sur le poêle, laissée pour refroidir et ensuite appliquée à la blessure. On l'appliquait pour quelques jours. "L'onguent" était ensuite enlevé et la blessure gardée propre jusqu'à la guérison. La gomme de baume attirait toute l'infection et avait des effets de guérison.

Son père a appris à parler Indien avant qu'ils n'apprennent tous à parler anglais, et tous pensaient que c'était drôle à l'époque, dit Flora. Maintenant, elle réalise qu'il fallait probablement qu'il en soit ainsi afin de pouvoir servir les Algonquins lorsqu'il travaillait au magasin de Watson Young, au lac des Loups. Flora travaillait également au magasin pour 1.00\$ par jour. Le magasin était très grand, avec un haut où se trouvaient les vêtements, et le bas pour la nourriture et les articles de quincaillerie.

Les jeux et passe-temps, pour elle et ses frères et soeurs, étaient la glissade, les raquettes et les patins; et l'été, les enfants étaient souvent au lac, nageant ou pêchant. Elle jouait également "Blind man's bluff" (défi de l'aveugle) et allait jouer aux alentours de la place de Tanis Langevin à Hunter's Point, où une partie du lac porte maintenant son nom, "Tanis Narrows". Lui et sa femme, Madeleine, avaient l'habitude de prendre plaisir à la présence des enfants et ils les gâtaient avec des "traites". Elle se rappelle encore les petits paniers d'écorce de bouleau de sucre d'érable qui leur avaient été donnés à elle et ses soeurs par les Langevin. Quand ils étaient adolescents, ils se joignaient aux plus grands pour danser un "set carré" pendant que quelqu'un jouait du violon et du piano.

Flora dit que les Indiens, comme les "non-indiens", avaient beaucoup plus de plaisir alors sans la présence de l'alcool. Les hommes fumaient du "Old Chum". Dans sa maison, ils avaient un arbre de Noël dans le milieu de la pièce et ils dansaient un "set" autour de l'arbre. Les enfants accrochaient leur bas et les filles recevaient de la vaisselle et des poupées tandis que les garçons recevaient des soldats en métal, des traîneaux et des raquettes.

Flora trouvait sa famille "en moyens" avec leur grand jardin, deux vaches et au-dessus de 70 poules. Les chevaux étaient empruntés des Young afin d'aider à labourer leur grand jardin lorsqu'arrivait le printemps. Ils cultivaient des patates, des navets,

des carottes, des betteraves et des oignons. Watson Young avait un attelage de quatre chevaux à Wolf Lake et il élevait des jeunes poulains. Les chevaux servaient à labourer la terre. Des bas et des mitaines furent tricotés par sa mère pour être vendus aux camps de bûcherons. Elle se rappelle que les longs bas rouges, verts et noirs étaient d'une très grande fantaisie, avec un cordon et des glands aux genoux. Ils se vendaient à 3.00\$ la paire. Elle vendait également des mocassins et les enfants aussi en portaient. Si aucune peau n'était disponible lorsque quelqu'un avait besoin d'une paire de mocassins, de la toile était utilisée en remplacement. Flora se souvient également avoir écouté le triste cri du huard au loin sur le lac et l'on disait qu'il allait pleuvoir bientôt si le huard criait de très bonne heure, de très loin.

Elle revoit dans sa mémoire sa mère en train de préparer les peaux pour le tannage avec un couteau à deux manches, grattant en une motion de haut en bas. La chaudière noircie était toujours tout près afin d'écarter les mouches et moustiques. Avec ses frères, elle jouait au fer à cheval et se trouvait souvent gagnante. Les garçons la jetaient hors de la partie et se disaient: "Elle pense qu'elle est bonne!" Quand les garçons vieillissaient et partaient pour la chasse et la trappe, sa mère faisait souvent jusqu'à 22 pains de ménage d'un même coup et empaquetait un sac à dos plein de pains pour les hommes partant pour le bois. Les petites galettes séchaient trop vite; il était

préférable d'amener du pain pour les voyages plus longs. Le beurre était également fait dans une vieille baratte de style ancien.

Le Dimanche de Pâques, la mère de Flora emplissait son seau plein d'oeufs et allait les distribuer aux familles indiennes qui n'en avaient pas. Elle se faisait toujours payer plus tard avec du poisson. C'était un beau geste et un bon troc à la fois. La mère de Flora remplissait aussi une valise de linge qui ne faisait plus aux enfants et amenait ce linge aux cabanes des Indiens. Partager pendant les temps durs était la chose normale à faire.

Flora vient d'une grosse famille de huit frères et soeurs: Simon, Andrew, Frank, Joe, Pat, Juliette, Emma et Annie. Aggie Robinson fut également élevée par sa mère et considérée comme étant sa première fille. Le père de Flora est décédé et fut enterré à Hunter's Point, et sa mère à la Baie de Jawbone.

Un prêtre missionnaire montait sur le lac une fois par année, en août ou septembre, et il restait environ une semaine à chaque colonie. Le prêtre visitait aussi les camps de bûcherons l'hiver. Flora se rappelle une famille de "non-indiens" nommés Larocque demeurant non loin et une famille de Commandas, mais ils ne sont pas demeurés longtemps à Hunter's Point. Toussain Hunter et Mary Wabi, de la parenté par alliance de Flora Hunter, demeuraient tout près. Les Indiens se connaissaient tous.

Quand elle a épousé Pete Hunter, elle dit que Pete partageait souvent sa viande sauvage. Il sortait du bois et arrivait au village en disant aux autres familles: "Amenez vos chiens pour sortir la viande et partagez avec moi". Flora était souvent contrariée et inquiète qu'il n'y en ait pas assez pour sa famille nombreuse; Pete répondait: "Il y a d'autres orignaux dans le bois".

Les Indiens fabriquaient tous des canots d'écorce de bouleau quand elle était petite, raconte Flora, mais en se rapprochant des communautés de "non-indiens", ils commençaient à fabriquer des canots de toile et ont adopté beaucoup des manières de faire des "non-indiens".

Flora a connu beaucoup d'épreuves tout au long de sa vie et, maintenant, elle est confinée à un fauteuil roulant, dû à une jambe amputée. Elle est diabétique mais elle sourit toujours et porte bien son nom. Elle est radieuse comme une belle fleur. Quiconque prend le temps de s'asseoir et de parler avec Flora, repart un peu plus riche et plus sage, du fait de l'avoir connue.

Quand j'ai posé à Flora une dernière question pour savoir quoi faire pour un mal de dents lorsqu'on était à la chasse sur le lac, elle me donna un bon conseil: "Prends de la gomme de cèdre, place-la dans le creux de la dent malade et cela tuera ta douleur et libérera ta dent de l'infection aussi. Certaines personnes mâchent les petites graines brunes et les fleurs du cèdre pour en faire une bourre de gomme, ou

ceci peut être écrasé et travaillé jusqu'à l'obtention d'une substance collante pour cette cause."

Flora est heureuse de conter certains de ses souvenirs à chacun de nous et ils furent écrits comme elle les a racontés. Elle est encore une femme très indépendante et, durant un récent séjour à l'hôpital de Témiscaming, elle a dit aux infirmières qu'elle avait hâte de retourner à la maison où elle est encore le maître.



α

Yvonne Boudrias-Myre raconte cette courte histoire à propos de ses ancêtres ainsi que d'elle-même, demeurant dans le village de Hunter's Point.

Sa mère, Angéline Sheen, est née à Grassy Lake le 12 novembre 1893, de l'union de Michel et Catherine Sheen. Ses parrain et marraine étaient Jocko et Cécile Kinisan. Baptisée par le révérend J.M. Nédelec, o.m.i., Angéline a épousé Auguste Boudrias, un Français de St-Jérôme, Québec, le 26 septembre 1928 à Hunter's Point. Le célébrant était le père Isidore Évain et les témoins étaient le père de la mariée, Michel Sheen, et son beau-frère, Robert Mongrain, qui avait épousé sa soeur Charlotte.

Charlotte Sheen et Robert Mongrain avaient deux enfants: Violet et Simon. La seule survivante de cette famille est Violet, qui demeure maintenant au Pavillon Latourelle à Témiscaming.

Mary Sheen, l'autre soeur d'Angélique, ne s'est jamais mariée. Elle est née en mai 1899 à Grassy Lake et fut baptisée le 15 juillet 1899 par le père S. Beaudry. Les parrain et marraine étaient Jocko et Cécile Kinisan.

Yvonne est née à Hunter's Point le 23 septembre 1929, enfant unique d'Auguste et Angélique Boudrias. Elle alla à l'école à Hunter's Point; deux de ses professeurs étaient mesdames Artie Jones et Christina Neephen. C'était une école-

maison d'une pièce pour le primaire, de la première à la huitième année. Yvonne demeurait dans une maison en bois équarri comme la plupart des femmes indiennes mariées à un "non-indien" dans la région de Kipawa. Les Indiennes mariées avec les Indiens demeuraient dans une cabane en bois rond ou une simple cabane.

Les parents d'Yvonne avaient un grand jardin et un caveau où les légumes étaient entreposés pour l'hiver. Il y avait deux magasins à Hunter's Point: celui des Jones et celui des Perrier. Les Boudrias préféraient acheter au magasin d'Archie Perrier; il était juste avec les Indiens. Garfield Jones avait aussi un magasin au Portage de la Tortue. Les Cunningham avaient eux aussi un magasin au village de Kipawa. Lorsque les traités avec les Indiens furent signés au début du 20^e siècle, certains "non-indiens", possédant des commerces dans les villages de Kipawa et Hunter's Point, furent engagés par le gouvernement, département des Affaires indiennes, pour distribuer des couvertures parmi les Indiens ainsi que de l'argent des traités, sur une base annuelle. Ces commerçants demeureront anonymes. Yvonne se souvient de ses parents et grands-parents affirmant que ces couvertures furent vendues aux Indiens et des argents ne furent jamais distribués par les commerçants ou agents indiens dans la région de Kipawa. L'auteur confirme le fait que ceci lui fut raconté en maintes occasions par plusieurs familles indiennes à différents moments. C'était un fait bien

connu dans la région. Les Blancs faisant partie de ces familles indiennes par alliance ont spécialement déploré ce fait et cela n'est pas passé inaperçu aux yeux de ceux à qui le mal était fait. Cette histoire n'est pas racontée pour faire du tort à quelqu'un mais simplement parce qu'elle fait partie de notre histoire.

Le père d'Yvonne, Auguste Boudrias, était garde-forestier dans la région de Hunter's Point-Ostaboning, du printemps à l'automne, pendant 25 années. Le lundi matin, il quittait sa maison pour la semaine pour Ostaboning et patrouillait le lac par bateau avec monsieur Richer et supervisait le territoire de la tour de contrôle. Il revenait à la maison le vendredi. Durant les mois d'hiver, il allait travailler aux camps de bûcherons. L'automne, Yvonne se rappelle son père salant du poisson dans les barils pour l'hiver. Il était un catholique fervent et le chapelet était récité régulièrement. Sa mère répondait en Algonquin, son père en Français et Yvonne en Anglais, lorsqu'elle eut commencé ses classes en Anglais. Ses grands-parents maternels lui disaient qu'ils faisaient partie d'un film pris sur la rivière Montréal, par le père Lafleur. Sa grand-mère Catherine avait dit à Yvonne, en très bas âge: "Si tu n'apprends pas à parler Indien, je vais me jeter dans les chutes d'eau près d'Ostaboning". Devant une telle menace, Yvonne n'eut autre choix que d'apprendre l'Algonquin et le parle encore aujourd'hui. Auguste est décédé à l'âge de 72 ans, d'une maladie de coeur, et Angéline à 93 ans, lorsqu'elle demeurait avec Yvonne

à Thorne, Ontario. Mary Sheen, la soeur d'Angéline, est morte deux ans après sa soeur. Yvonne a gardé sa mère et sa tante pendant dix années.

Yvonne a également aimé ses nombreuses années à Hunter's Point avec ses grands-parents qui demeuraient tout près et elle dit que ses petits-enfants sont fiers d'avoir une grand-mère indienne.



Juliette Robinson-Moore est née le 6 août 1903 à Wolf Lake. Ses parents étaient Edward Robinson, un Écossais, et Juliette Whitebear, une Algonquienne. Juliette est née et a été élevée à Wolf Lake. Elle a quitté sa première maison à 19 ans quand la famille a déménagé à Hunter's Point où elle rencontra son futur époux, Gordon Moore, fils de Baxter Moore et Cécile Antoine. Son frère Patrick était chaperon lors d'un voyage à Témiscaming, quand Juliette et Gordon décidèrent de se marier, le 20 octobre 1926. Elle dit avoir épousé un gars plus jeune parce qu'elle ne voulait pas que son mari meure avant elle.

Les trois ont quitté Hunter's Point dans un canot de 18 pieds et un moteur 1.5 H.P. Johnson. Ils racontent avoir bel et bien pris au-dessus de cinq heures pour arriver au village de Kipawa. De là, ils ont utilisé la "voiture à bras" de la voie ferrée et se sont rendus à Témiscaming. Arrivés au presbytère après la noce et déterminés à se marier, le père Letang, qui était alors malade et au lit, s'est vu dans l'obligation d'effectuer son travail sur-le-champ. Le mariage terminé, le prochain plan d'action était de trouver une place à coucher pour la nuit. Comme le village était en pleine prospérité à ce moment-là, comme aujourd'hui d'ailleurs, aucune chambre n'était disponible. Ils sont allés voir le chef de police qui leur a permis de coucher en prison pour la nuit. Le matin venu, la police voulait leur écrire une lettre pour avoir

un repas gratuit à la maison de pension de Lorne Grey, en haut de la colline, mais Gordon a dit: "Nous paierons nous-mêmes pour le déjeuner".

Les nouveaux mariés et le chaperon ont ensuite pris le train du matin pour Kipawa et ont soupé à l'hôtel de Kipawa, appartenant à Billy Hornitch, un mesureur d'Arnprior. Ensuite, c'était le retour à Hunter's Point par anot et moteur arrivant bien après la noce. La mère de Juliette attendait avec le repas du mariage: du bacon et des oeufs.

Juliette et Gordon ont eu neuf enfants: Kemort, Lambert, Euclid, René, Sylvain, Carmen, Noëlla, Thérèse et Joan. Trois garçons sont maintenant décédés.

Pour ce qui est des souvenirs, Juliette en a plusieurs, quelques-uns agréables et d'autres moins beaux. Nous avons tous ri aux éclats quand elle nous a raconté à propos d'un Vendredi Saint après-midi, lorsque la couverture du magasin à deux étages de Watson Young à au lac des Loups s'est envolée. Les vêtements volaient partout sur le lac et ce que tu ramassais t'appartenait. Cette année-là, tout le monde avait un chapeau de Pâques et beaucoup de linge neuf.

On se souvient bien du tremblement de terre de 1935, les eaux sont restées boueuses longtemps après. Les lacs avaient l'air blancs. Euclid eut une attaque d'appendice tout de suite après le tremblement et a dû être transporté d'urgence à Témiscaming, d'abord par canot et ensuite par voiture à bras.

Pour ce qui est de son enfance, Juliette se rappelle que sa mère était très sévère et dure. Juliette en a eu des tapes lorsque sa mère essayait de lui apprendre à coudre ou lui enseignait des prières. Jusqu'à ce qu'un jour son père dise: "Laisse-la tranquille; je vais lui enseigner". Juliette dit que son père était "un bon vieux bonhomme". Il est mort à environ 79 ans et fut enterré à Hunter's Point. Sa mère est morte à 82 ans à Kipawa et est enterrée à Jawbone's Bay.

Juliette possédait un castor comme animal de compagnie lorsqu'elle n'était qu'une enfant de dix ans. Il lui avait été donné par Vanasse Pitremont, un vieux trappeur. Elle gardait le castor dans la maison et il passait ses nuits à déménager le bois de chauffage d'un coin à l'autre de la maison. Il s'amusait à faire éclabousser l'eau dans une cuve qu'elle gardait juste pour lui. Finalement, un jour, il s'est échappé de la maison; il n'est jamais revenu.

Juliette dit qu'à cette époque, c'était la coutume que les parents décident qui allait épouser qui, quand venait le prêtre. Les enfants n'avaient pas grand-chose à redire et, la plupart du temps, ils acceptaient le choix de leurs parents.

Un certain été, le père Évain est venu passer quelques semaines au lac des Loups; c'était le temps des baptêmes et des mariages. Le jeune Antoine Endogwin, un fier jeune homme qui demeurait à Hunter's Point, voulait à tout prix épouser une jeune femme au lac des Loups. Il a parcouru toute la route

pour rencontrer le prêtre, simplement pour apprendre que sa future femme était maintenant madame Duclos. Il a fait l'objet de la farce et les gens la trouvent encore drôle aujourd'hui. Le vieux Duclos était arrivé à l'autel avant lui.

Plusieurs noms sont venus à l'esprit de Juliette lorsqu'elle se rappelait les vieux jours. Un vieil Indien appelé "Yantequay" demeurait à Grassy Lake avec sa femme et ne voulait pas de visiteurs. Tout le monde se tenait loin de lui. Quand ils se réunissaient pour une soirée du bon vieux temps, un jeune homme appelé "Commanda" venait pour y faire un sermon. Comme les "invités d'honneur" n'étaient pas en vogue à cette époque, tous riaient de lui le temps qu'il essayait de faire son discours. Il est faux de présumer qu'il était né avant son temps mais il se serait bien mêlé à la société d'aujourd'hui.

Juliette est encore triste à la pensée de son jeune garçon, âgé de cinq ans, qui a brûlé dans un feu qu'il avait accidentellement commencé, à la vieille ferme à Hunter's Point. Il jouait avec une lanterne pendant que Juliette était en train de traire la vache dans l'étable. Il a été retrouvé en-dessous du lit où il est mort. Juliette est tombée malade et sa mère a été obligée de la garder un bout de temps.

Juliette a fait mention de plusieurs événements aux alentours de Hunter's Point qui m'ont remplie d'horreur et ne peuvent être répétés dû à la gravité des événements et par respect pour la parenté des personnes impliquées. Mais ce qu'elle a raconté est

connu de plusieurs gens encore vivants aujourd'hui. Il est faux d'affirmer que des crimes ont été commis dans ce temps-là, comme ils le sont aujourd'hui, et n'ont pu être acceptés par les honnêtes gens, pas plus à l'époque qu'aujourd'hui. Le fait que ces événements sont encore présents à l'esprit des gens et racontés après environ un demi-siècle explique le choc et l'impact que cela a produit chez les bons et honnêtes gens.

Juliette et son époux sont mariés depuis presque 63 ans maintenant et vivent avec contentement sur les bords du lac Kipawa, avec leurs enfants près d'eux.

Je ne peux terminer le témoignage de Juliette sans parler de son fils Kermot qui était et est encore une inspiration pour nous tous. Sa mort fut une grosse perte pour le peuple indien. Kermot savait que la plume était plus puissante que l'épée et il était reconnu comme un défenseur des droits indigènes. Nous essaierons peut-être de marcher dans ses mocassins mais nous ne croyons pas les remplir. Kermot, tu es tristement manqué par tous ceux qui te connaissaient.

Della Robinson-McKenzie

Femme d'affaire reconnue, couturière, cuisinière, propriétaire de "Della's Handicraft" (artisanat), Della est une Indienne respectée et admirée de tous. Elle a ses propres idées et ne se gêne pas pour exprimer son opinion. Della étudie la vie et ses peuples. Elle est devenue sage simplement en observant la vie de tous les jours autour d'elle et en la vivant pleinement. Certaines personnes vont chez Della pour y acheter des pièces d'artisanat et de métier, d'autres pour y acheter de la liqueur et des "hips"; aussi, certains vont chercher conseil et d'autres y prennent un bon repas maison. Une chose est certaine: la porte de Della est toujours ouverte et nous nous sentons tous bienvenus dans sa demeure. Elle est heureuse de partager ce qu'elle possède, avec quiconque a besoin d'un coup de main. Della est une véritable grand-mère indienne pour tous ceux qui lui aident.

Née le 21 février, il y a de cela 69 ans, à Brennan Lake, elle est la fille d'Andrew Robinson et Emma Rose Jawbone. Elle avait cinq soeurs: Marian, Lillian, Leatrice, Norreen et Doris. Deux frères, James et Richard, sont décédés jeunes enfants. Richard est mort de paralysie infantile et une soeur, Violet May, est morte alors qu'elle n'était que bébé.

Della est née, fut élevée et mariée à Brennan Lake. Dans la maison de ses parents, l'Algonquin

était la langue parlée. Elle allait à l'école pour apprendre l'Anglais. Quelques-uns de ses professeurs étaient Mary Sauvé, Mary Conroy, Christina Neephen et Marjorie Duquette. Les professeurs avaient des quartiers de logement dans l'école-maison, mais ils préféraient demeurer avec la famille Robinson. Il y avait des chambres et pension, aussi bien que de l'amitié, à la maison des parents de Della. Marjorie Duquette a fréquenté Joe McKenzie un bon bout de temps alors qu'elle enseignait à Brennan Lake.

Auparavant, les Robinson demeuraient au crique, où était localisé le voisinage à Brennan Lake. Les voisins étaient Dominic et Annie McKenzie. Les familles de Joe Miness et Rudolf Lafrance demeuraient là également. D'autres familles étaient toutes logées sur un même côté du lac. En ces temps-là, Brennan était considéré comme une grosse communauté.

L'un des plus beaux souvenirs de Della c'est celui où elle n'avait que 16 ans et que sa mère lui avait commandé une robe longue rouge, du catalogue Eaton. Elle l'avait portée à une soirée du bon vieux temps qui avait eu lieu chez sa grand-mère. Son père Andrew et Joe McKenzie y jouaient du violon et de la guitare. Tout le monde aimait beaucoup ces rencontres dans les maisons privées. Les professeurs se joignaient à nous et Christina Neephen enseignait aux filles comment danser le Charleston. Les Robinson possédaient un vieux "gramophone" qu'ils avaient

l'habitude de mettre en marche à la manivelle. La famille Carter et Lulu Belle Scotty étaient les chanteurs populaires de cette époque et Della se souvient que sa mère avait leurs disques.

Alors qu'elle n'était qu'une enfant, Della dit qu'il y avait eu un été danger de feu de forêt. Les enfants ont tous été placés dans un grand caveau, lequel était trempé et arrosé tout le temps qu'il y avait danger. Par crainte que le feu ne s'aggrave pendant qu'ils dormaient, les enfants ont dû dormir dans ce caveau toute la nuit à cause du danger.

Della se souvient de la cueillette des fruits des bois avec plusieurs petits-enfants et leurs grands-mères. Parfois, ils traversaient le lac en grosse chaloupe en quête de fruits et elle dit que tout le village y allait de temps en temps. Les enfants aimaient bien cueillir des fruits et considéraient cela comme un bon passe-temps.

Andrew Robinson était un bon pourvoyeur et un bon travaillant. Il fabriquait des skis et des raquettes pour ses enfants. Il était trappeur, guide, bûcheron et garde-forestier. La plupart des hommes, dans ce temps-là, étaient polyvalents; ils étaient des hommes à tout faire. Ils fabriquaient même leurs propres cercueils mais Della dit que ce sont les femmes qui les décoraient. Sa mère était une excellente cuisinière et une bonne couturière. Les Robinson avaient un jardin, ce qui leur assurait une bonne provision de légumes.

Sa mère est morte du cancer alors qu'elle était dans la cinquantaine. Son père avait presque 80 ans lorsqu'il est mort; son coeur a tout simplement lâché. Les deux parents sont enterrés à Jawbone's Bay sur le lac Kipawa.

Le père Martel, prêtre missionnaire, a marié Della et Frank McKenzie au lac Brennan. Elle est demeurée là jusqu'à l'âge de 23 ans. Son premier-né, Francis jr, avait trois ans lorsque la famille est déménagée au village de Kipawa. Della et son mari eurent trois garçons: Francis jr, Kirk et Richard.

Della considère aussi Monique Fournier comme sa fille adoptive. Della a rencontré Monique un été alors que toutes deux travaillaient à l'hôtel de Kipawa. Della était cuisinière et Monique, qui n'avait que 16 ans et avait récemment quitté sa maison à Ottawa, était femme de chambre et demeurait à l'hôtel, ce qu'elle n'aimait guère. Della l'invita à demeurer avec elle, même si cela impliquait le partage de sa chambre et la perte de son intimité. Monique a vite trouvé un meilleur emploi et salaire à Booth Lumber à Tee Lake et est demeurée avec Della jusqu'à l'âge de 22 ans. À la table de cuisine, chez Della, elle a appris à coudre et à fabriquer des pièces d'artisanat indien, aussi bien que Della. Monique fut par la suite engagée par le gouvernement pour enseigner les arts et métiers à Gaspé pour une période de deux ans et c'est alors qu'elle a quitté la région. Monique maintient les liens avec Della en écrivant, téléphonant ou visitant quand elle le peut.

Personne dans la communauté n'a trouvé ça inhabituel qu'une Indienne élève une petite Française et une jeune fille était très chanceuse de trouver un tel foyer chaleureux et sécurisant.

Il y a déjà plus de 15 ans maintenant que Della tient un petit commerce dans sa propre maison. Avant, elle était cuisinière pour Joe McKenzie, pourvoyeur à Miwapanee Lodge pour monsieur Christen à l'hôtel Kipawa, tout comme à Fort Chimo et Temagami Lodge. Tout ceci était du travail saisonnier et son mari était guide alors qu'elle était cuisinière.

Ceux qui sont près de Della la connaissent par son nom indien Waboos qui signifie "lapin(e)". Sa soeur Lillian est Macons (petit ours), Marion est Quay-Sees (jeune fille), Leatrice est Ton-Says (ma petite fille), Noreen est Check-wash et Doris est Baybins (bébé).

Della a d'abord appris à coudre avec les peaux et fourrures avec soeur Larose qui enseignait le travail manuel à Témiscaming, à l'école locale. Elle a aussi suivi un cours sur la réserve Kebaowek et avait comme professeur Bernadette Wabie Gibson, et Joséphine Beaucage lui a également enseigné. Della affirme: "Tu ne deviendras jamais riche à vendre des pièces d'artisanat mais pendant que tu te bats avec un morceau de peau d'orignal, tu ne penses pas à tes problèmes". Les problèmes de Della se situent principalement au niveau de la santé: diabète, haute pression sanguine et arthrite dans ses mains. Il est

très difficile pour elle de coudre et d'après le temps que cela lui prend à terminer une paire de mitaines ou de mocassins, Della calcule qu'elle est vraiment payée trop peu. Elle fait du travail de qualité et d'autres femmes lui aident à coudre. Les commandes continuent de rentrer, même sans publicité. Son comptoir vitré est habituellement rempli d'articles des femmes qui cousent comme elle. Si vous allez à Kipawa, il vous faut absolument visiter "Della's Handicraft". Della ne vous cassera pas les oreilles, elle vous écoutera. Outre les enfants s'arrêtant pour acheter une liqueur et un "chip", l'atmosphère est paisible et la maison est propre et simple. Elle est très près des enfants de tous âges et s'entend bien avec eux. Quand elle parle des enfants, elle dit qu'elle ne croit pas dans le contrôle des naissances. "Au lac Brennan, nos ancêtres avaient tous des grosses familles; dix, douze et quatorze enfants était chose commune au début des années 1900. Je ne peux me souvenir de personne affamé et nul ne se promenait les fesses à l'air", dit Della. En y repensant, Della a voulu partager cette anecdote avec nous.

Pendant qu'elle demeurait au lac Brennan, Della avait une vache qui venait toujours à la fenêtre et, lorsqu'il fallait la traire, elle criait. Un jour, comme la vache criait fort près de la fenêtre ouverte, le fils de Della, âgé de deux ans, eut peur et poussa un gros cri. Depuis ce soir, il commença à faire des cauchemars, jusqu'à l'âge de sept ans où, demeurant dans le village de Kipawa, Della l'a fait bénir par un

prêtre. Depuis ce jour, il n'a jamais fait de cauchemar. Madame Doucette, qui était cuisinière à White Pine Lodge, est la personne qui a informé Della qu'elle devait faire bénir son fils par un prêtre. Della est une personne religieuse avec de fortes convictions.

Faites-vous une faveur et visitez cette personne douée la prochaine fois que vous serez dans le village de Kipawa.



Poème de Buffy Ste-Marie

Maintenant que l'orgueil des sires reçoit
la charité,
Maintenant que nous sommes inoffensifs
et saufs derrière les lois,
Maintenant que ma vie sera connue
comme votre héritage,
Maintenant que même les tombeaux ont
été volés,
Maintenant que notre propre façon de
faire est nouveauté,
Mains sur nos coeurs, nous saluons votre
victoire,
Étouffez sur votre hypocrisie bleue,
blanche et pourpre,
Mon Pays c'est de ton Peuple que tu
meurs.

Buffy Sainte-Marie, 1966

Il nous est parfois demandé qui sont les femmes dans l'histoire que nous, en tant que femmes indigènes, tenons en admiration? Qui sont nos héroïnes? Nous sommes donc fières de rendre hommage à une soeur indigène de grande distinction:

PAULINE JOHNSON est née en 1862 sur la réserve des Six Nations en Ontario. Son nom indien était "Tekahionwake".

Sa mère, Emily Howells, était Anglaise et son père était le Chef Georges Johnson, "Onwanonsyshon", des Mohawks.

Lorsque Pauline était très jeune, elle a montré un intérêt pour les mots et un amour intense de la poésie. Même avant de pouvoir écrire, elle a composé de petits versets sur ses animaux favoris. Lorsqu'elle n'avait que quatre ans, un ami de son père lui a demandé quel cadeau il pourrait lui ramener de la ville et elle a répondu: "Des versets, s'il vous plaît." À 12 ans, elle avait lu chaque ligne de Scott, Longfellow, Byron et Shakespeare et elle écrivait ses propres poèmes. Elle écrivait des poèmes pour un périodique appelé "Gems of Poetry" (Perles de la poésie) à New York et écrivait pour des magazines reconnus et des journaux au Canada et aux États-Unis, de même qu'à Londres en Angleterre. Son premier livre était intitulé "The White Wampum" (Le rosaire blanc). Son plus célèbre livre de poèmes était "Flint and Feathers" (Pierre et plumes). Son second livre publié était "Canadian Born" (Née canadienne) et plus tard, elle eut à son crédit, trois livres de prose

dont "The Moccasin Maker" (Le fabricant de mocassins).

Elle a donné des récitals à travers le Canada, dans des maisons privées, pour des diplomates et la noblesse.

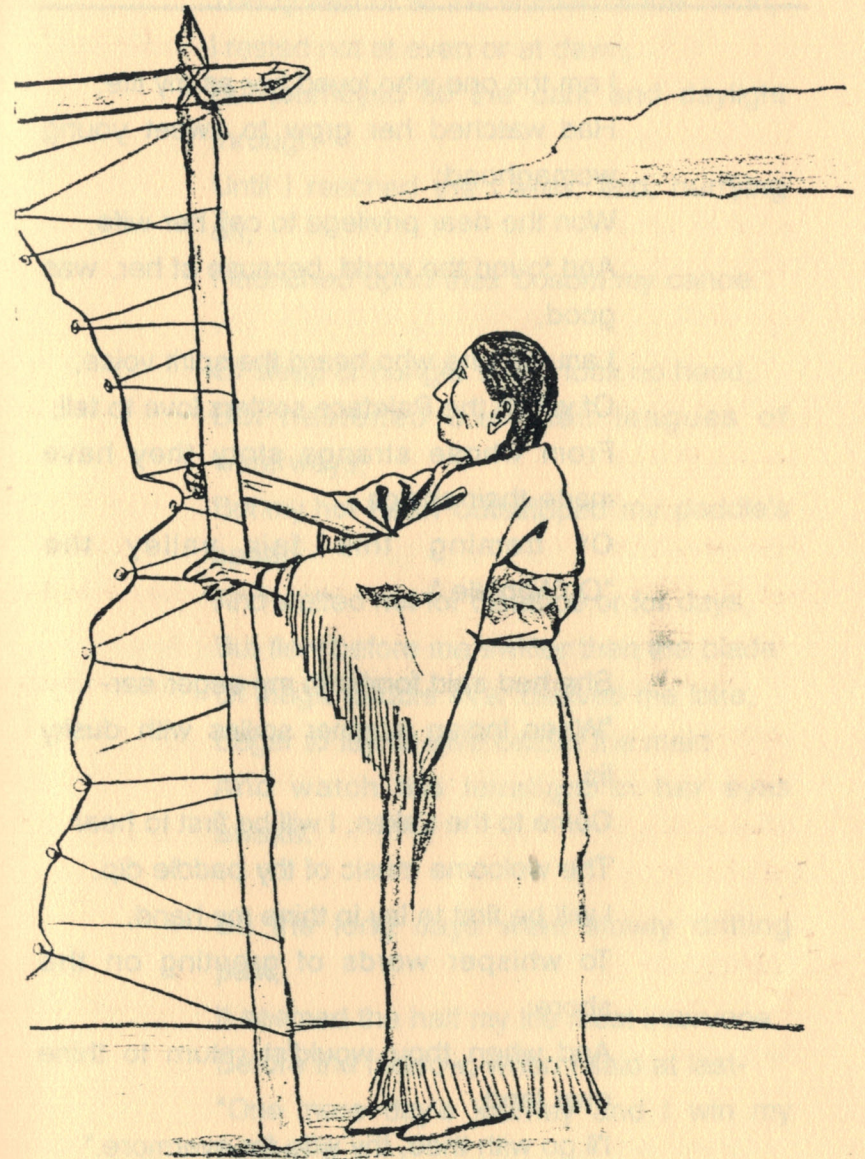
Elle a voyagé à travers le monde et, au bout d'un certain temps, les voyages ont affecté sa santé. Elle devint vite invalide, pour deux ans, avant sa mort en 1913.

Pauline a légué plein de richesses. Pendant des années, ses oeuvres étaient les plus vendues parmi celles de tous les écrivains canadiens.

Le gouvernement canadien l'a honorée avec l'impression d'un timbre en 1961. Elle est la première et l'unique Amérindienne à être honorée d'une telle façon.

Pauline occupe une place mémorable au rang de la littérature canadienne. Même si une grande partie de ses écrits exprimait un style et une attitude victoriens, le génie en elle a pu exprimer les pensées d'une race dans le style littéraire d'une autre race.

Nous vous rapportons ici l'un de ses poèmes: la légende de Qu'appelle Vallée.



La Légende de Qu'appelle Vallée, de Pauline Johnson

I am the one who loved her as my life,
Had watched her grow to sweet young
womanhood;

Won the dear privilege to call her wife,
And found the world, because of her, was
good,

I am the one who heard the spirit voice,
Of which the Paleface settlers love to tell;
From whose strange story they have
made their choice

Of naming this fair valley the
"Qu'Appelle."

She had said fondly in my eager ear-
"When Indian summer smiles with dusky
lip,

Come to the Lakes, I will be first to hear
The welcome music of thy paddle dip.

I will be first to lay in thine my hand,
To whisper words of greeting on the
shore;

And when thou would'st return to thine
own land,

I'll go with thee, thy wife for evermore."

Nor yet a leaf had fallen, not a tone
Of frost upon the plain ere I set forth,

Impatient to possess her as my own-
This queen of all the women of the North,
I rested not at even or at dawn,
But journeyed all the dark and daylight
through-
Until I reached the Lakes, and, hurrying
on,
I launched upon their bosom my canoe.

Of sleep or hunger then I took no heed,
But hastened o'er their leagues of
waterways;

But my hot heart outstripped my paddle's
speed

And waited not for distance or for days,
But flew before me swifter than the blade
Of magic paddle ever cleaved the lake,
Eager to lay its love before the maid
And watch the lovelight in her eyes
awake.

So the long days went slowly drifting
past;

It seemed the half my life must intervene
Before the morrow, when I said at last-
"One more day's journey and I win my
Queen."

I rested then, and, drifting, dreamed the
more

Of all the happiness I was to claim,-

When suddenly from out the shadowed
shore,

I heard a voice speak tenderly my name.

"Who calls?" I answered; no reply; and
long

I stilled my paddle-blade and listened.

Then

Above the night wind's melancholy song

I heard distinctly that strange voice again-

A woman's voice, that through the twilight
came

Like a soul unborn- a song unsung.

I leaned and listened- yes, she spoke my
name;

And then I answered in the quaint French
tongue:

"Qu'appelle? Qu'appelle?" No answer,
and the night

Seemed stiller for the sound, till round
me fell

The far-off echoes from the far-off height-

"Qu'appelle?" my voice came back,

"Qu'appelle?

Qu'appelle?"

This and no more; I called aloud until

I shuddered as the gloom of night
increased,

And, like a pallid spectre, wan and chill,

The moon arose in silence from the east.

I dare not linger on the moment when
My boat I beached beside her tepee
door;

I heard the wail of women and of men-

I saw the death-fires lighted on the shore,

No language tells the torture or the pain,

The bitterness that flooded all my life-

When I was led to look on her again,

That queen of women pledged to be my
wife,

To look upon the beauty of her face,

The still, closed eyes, the lips that knew
no breath;

To look, to learn,- to realize my place

Had been usurped by my one rival-
Death.

A storm of wrecking sorrow beat and
broke

About my heart, and life shut out its light

Till through my anguish some one gently
spoke,

And said, "Twice did she call for thee last
night."

I started up and bending o'er my dead,

Asked when did her sweet lips in silence
close,

"She called thy name- then passed
away," they said,
"Just at the hour whereat the moon
arose."

Among the lonely lakes I go no more,
For she who made their beauty is not
there;
The paleface rears his tepee on the
shore,
And says the vale is fairest of the fair.
Full many years have vanished since, but
still
The voyageurs beside the camp-fire tell
How, when the moonrise tips the distant
hill,
They hear strange voices through the
silence swell.
The paleface loves the haunted lakes,
they say,
And journeys far to watch their beauty
spread
Before his vision; but to me the day,
The night, the hour, the seasons are all
dead.
I listen heartsick, while the hunters tell
Why white men named the valley the
"Qu'Appelle."

Pauline Johnson.

Des femmes qui ont vécu la vie des trappeurs, qui ont marié des hommes blancs, qui ont utilisé des herbes médicinales pour se guérir elles-mêmes et les autres, tout ceci et plus, nous voulons le partager avec vous.

Ce livret contient des entrevues de cinq femmes autochtones ayant vécu sur le rivage du Kipawa et des lacs avoisinants. Les entrevues ont été réalisées par Rita Drouin.

Cet ouvrage résulte d'une collaboration entre les femmes amérindiennes de la région du Kipawa et le Comité de la Condition féminine au Témiscamingue.

Mise en page
Multi-Diffusion enr.



ISBN 0980.1450-2-X

A7
460

Femmes Algonquines anecdotes



par Rita Drouin

avec la collaboration des femmes
de Kipawa

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE



234585